

eau
d'âme

Note de l'éditeur : ce texte contient des scènes de violence physique et psychologique, de meurtre, de mort d'animaux, ainsi que des passages gore ou évoquant le thème du deuil. Sa lecture est donc susceptible de heurter la sensibilité de certaines personnes.

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder

Direction artistique : Tiphaine Rautureau

Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron

Relecture éditoriale : Louise Buf

Correction : Maud Placines Charier

Couverture : Anne-Clotilde Jammes

Illustrations intérieures : Anne-Clotilde Jammes,

Aude Ziegelmeyer et Iris Fagot – SINI Illustration

Typographies : Old London – Dieter Steffmann ; LT Carpet – LyonsType ;

Trajanus Bricks – Manfred Klein ; The Centurion – Creativework69 Studio

WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2024

ISBN : 978-2-38349-462-1

AUDE ZIEGELMEYER



Peau d'âme

LIVRE 1 :
LES LILAS DU ROI



Gulf stream éditeur

*À tous les hommes
qu'il vaudrait mieux dévorer.*



Continent de l'Isles



RONCEVAUX



CASTE



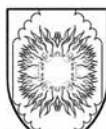
KOAL



ARAGOS



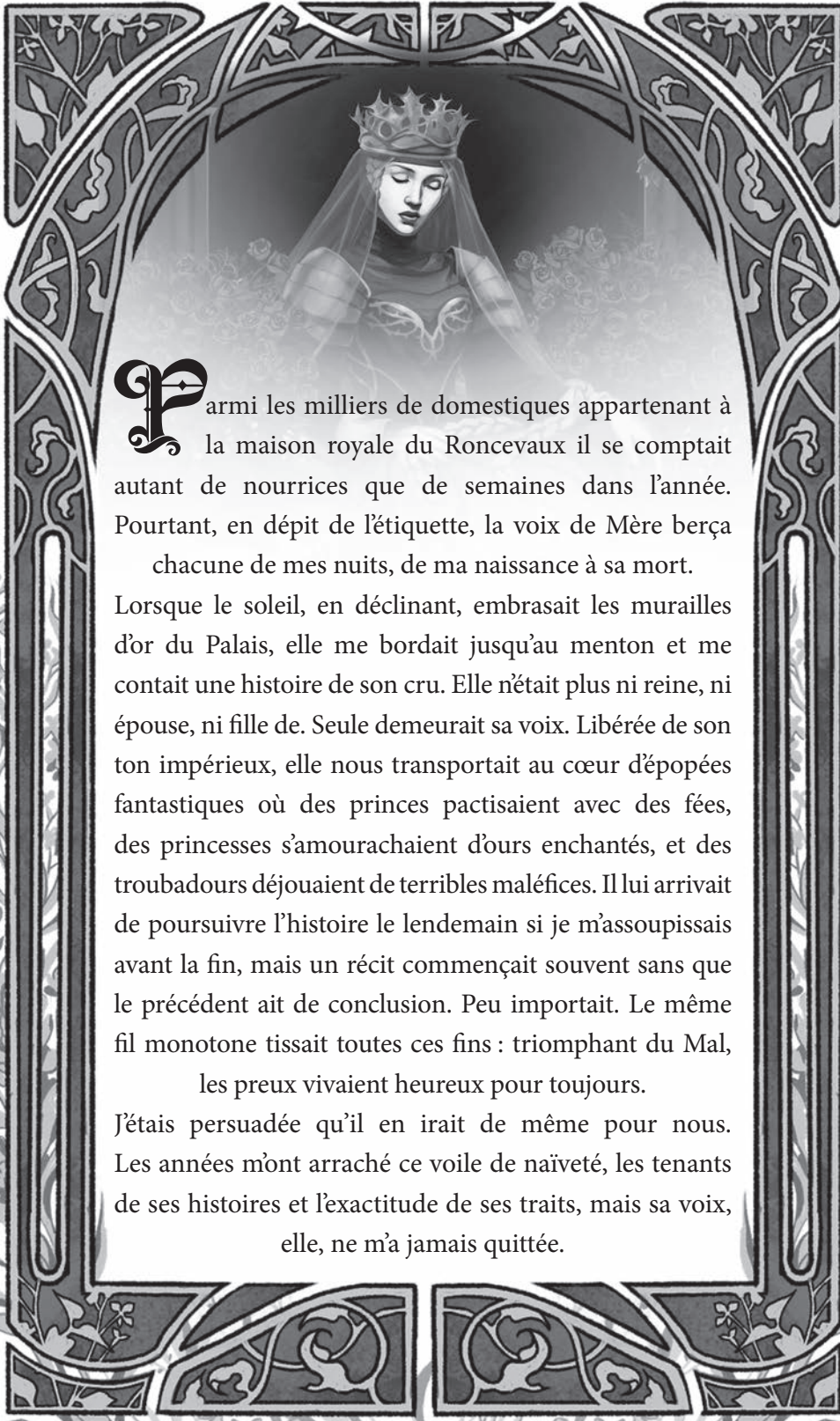
ROM



SYRTYA



CARABESSE



Parmi les milliers de domestiques appartenant à la maison royale du Roncevaux il se comptait autant de nourrices que de semaines dans l'année. Pourtant, en dépit de l'étiquette, la voix de Mère berça chacune de mes nuits, de ma naissance à sa mort.

Lorsque le soleil, en déclinant, embrasait les murailles d'or du Palais, elle me bordait jusqu'au menton et me contait une histoire de son cru. Elle n'était plus ni reine, ni épouse, ni fille de. Seule demeurait sa voix. Libérée de son ton impérieux, elle nous transportait au cœur d'épopées fantastiques où des princes pactisaient avec des fées, des princesses s'amourachaient d'ours enchantés, et des troubadours déjouaient de terribles maléfices. Il lui arrivait de poursuivre l'histoire le lendemain si je m'assoupissais avant la fin, mais un récit commençait souvent sans que le précédent ait de conclusion. Peu importait. Le même fil monotone tissait toutes ces fins : triomphant du Mal, les peux vivaient heureux pour toujours.

J'étais persuadée qu'il en irait de même pour nous. Les années m'ont arraché ce voile de naïveté, les tenants de ses histoires et l'exactitude de ses traits, mais sa voix, elle, ne m'a jamais quittée.



Partie 1

SA FILLE



ET LE DEUIL FUT ENTERRÉ VIVANT

— Le Bon-Dieu me garde, je jure avoir vu bouger !

Les corneilles perchées sur les tours et les merlons¹ s'envolèrent, effrayées par la voix de crécelle d'Agnès.

— Là ! s'écria-t-elle en pointant le feuillage du doigt. Entre ces branches !

Et, frissonnant, la fille du duc de Caste réajusta son châle sur ses épaules mouchetées de taches de rousseur.

Cela faisait plus d'une heure qu'elle vrillait, en sus des miennes, les oreilles de la garnison patrouillant les remparts. Le stoïcisme d'ordinaire inébranlable des soldats se craquelait sous mes yeux ; dès qu'Agnès ouvrait la bouche, je les imaginai conjurer le Bon-Dieu et tous ses innocents de la rendre aphone. *Si seulement.*

J'ignorais ce qui la mettait dans pareil état. Sa prétendue crainte de la forêt n'était qu'un prétexte pour

1. La partie pleine entre deux créneaux.

attirer l'attention, mais la curiosité ne me piquait pas au point de lui soutirer les véritables raisons de son émoi. À tous les coups, une histoire de cœur sans intérêt.

— C'est une forêt, répondit Margot sans lever le nez de son livre de contes. La même forêt que toujours...

Avec un soupir las, elle marmonna pour elle-même :

— Il est nettement plus surprenant que rien n'y bouge.

— Une *forêt* !

Agnès arracha l'ouvrage des mains de notre cousine.

— Sortez de vos romans et ouvrez les yeux ! La Caste comporte bien des forêts, que j'ai arpentées durant ma plus tendre enfance. Je vous le redis, celle-là n'en est pas une.

— Et qu'est-ce, alors ?

Placide, Margot tendit sa petite main gracieuse dont la teinte sombre s'éclaircissait du côté de la paume.

— Veuillez ne pas secouer cela de la sorte, si un feuillet s'en détachait, je vous en voudrais éno...

Le livre se plia en deux dans un craquement sinistre. De stupeur, Agnès le lâcha comme s'il l'avait brûlée. Il s'écrasa à ses pieds, éventré, et les paillements reprirent de plus belle, entre les excuses larmoyantes de l'une et les vociférations ulcérées de l'autre.

— L'on saura remédier à cet incident à la bibliothèque.

Elles tressaillirent au son de ma voix. Margot ramassa son livre et s'inclina brièvement en passant à côté de moi. Derrière elle, les rubans de soie grise qui nouaient l'extrémité de ses nattes balayèrent l'or du sol. Je caressai

machinalement les miennes, à la couleur radicalement opposée. Margot était aussi noire de peau et de cheveux, que j'étais pâle. De mes deux cousines, je me retrouvais pourtant le plus en elle. Margot, au moins, possédait un brin de cervelle, même si elle s'évertuait à le gâcher en lectures enfantines. On ne pouvait pas en dire autant d'Agnès, le Bon-Dieu ait pitié d'elle. Les yeux baissés, celle-ci emboîta le pas de Margot en reniflant des excuses.

Pauvre sotte, pensai-je tandis qu'elles disparaissaient. La Forêt-Noire, *ma* forêt, n'était en rien comparable aux misérables bois castois. Pour autant, il ne me serait jamais venu à l'idée de la craindre. Entre les repas et les messes grises, je passais mes journées à la contempler, abhorrant les jours comme celui-ci où Agnès et Margot m'accompagnaient sur ordre de leurs précepteurs.

Le temps où nous étions proches, complices, était révolu.

L'espace d'un battement de cœur, je vis trois petites filles se courir après le long des remparts. Mon regard glissa à leur poursuite, jusqu'aux allées des jardins où elles se servaient de leurs tresses comme corde à sauter, où, à l'ombre des cerisiers, elles dégustaient des pâtisseries, imaginaient des histoires et riaient à en pleurer... Désormais, lorsque l'une ne jacassait pas et que l'autre ne lisait pas, nous nous contentions d'échanger des banalités, forcées de nous côtoyer. Je chassai ces relents de souvenirs et, profitant du calme, me replongeai dans

la contemplation des arbres. Leurs ombres me berçaient de silence.

Peu importait ce qu'Agnès croyait avoir vu. Seul le vent habitait la forêt. Lui seul pouvait la traverser, tel le souffle d'un gigantesque animal tapi dans l'obscurité. Mère m'avait expliqué, alors que je jouais encore à la poupée et que je peinais à ne plus sucer mon pouce, que les arbres respiraient et exprimaient ainsi un soupir de bien-être. Mes cousines et moi nous étions empressées de caler l'oreille contre ceux des jardins royaux pour le vérifier, mais aucun n'avait soupiré de la sorte.

La Forêt-Noire était *différente*. Ça, je pouvais l'accorder à ma bruyante cousine. Aucun homme n'y survivait, aucun animal ne s'y risquait.

Le Palais aurait été coupé du reste du monde sans la Porte d'Or. En me penchant au bord des créneaux du front nord, lorsque le soleil était à son zénith, j'en décelais parfois l'éclat à travers les épais feuillages noirs. Je ne l'avais jamais vue en entier, mais on racontait que la seule porte qui puisse rivaliser avec tant de superbe était celle du Vrai-Paradis. Sur terre, personne d'autre que Père ne disposait d'autant d'or. La Porte ne constituait pourtant qu'une part infime de son trésor. Dans l'ombre de la Forêt-Noire, elle lui assurait toutefois la protection de ses biens les plus précieux. Sa fille et son âne.

Si c'est bien dans cet ordre qu'il nous chérit.

Une voix rocailleuse m'extirpa de mes pensées.

— Altesse ?

Le vieil homme bedonnant à qui elle appartenait m'offrit un sourire empreint de pitié. S'il n'avait pas pesé le triple de mon poids, je l'aurais volontiers poussé des remparts. Il aurait fait une bien vilaine tache au pied de nos murs. Aussi vilaine que le reste de sa personne.

Heureusement pour messire Guillaume de Roue, ce vieux crapaud, la Bonne-Église prohibait le meurtre. Même d'un meurtrier. Même lorsqu'il ne s'agissait que de rendre justice. Seuls le Bon-Dieu et Père avaient droit de vie et de mort sur nous autres et, à mon grand regret, ils étaient fort miséricordieux.

Je ne souhaitais pour rien au monde voir mon ascension au trône précipitée, car cela signifierait la perte du dernier parent me restant, mais d'un autre côté, j'espérais sincèrement que monsieur de Roue serait toujours en vie lorsque cela arriverait. Mon premier acte en tant que reine était tout décidé.

Je me perdis dans le paysage d'or des bâtiments déployés à perte de vue derrière lui, scindés par les allées fleuries des jardins, plutôt que dans mes envies de meurtre.

— Chancelier, dis-je, les mâchoires serrées.

— Veuillez m'excuser d'interrompre le recueillement de Son Altesse, mais sa présence est requise dans la salle du trône.

Une bourrasque glacée déferla d'entre les arbres, provoquant non loin le fracas carillonnant d'une hallebarde¹ sur le sol d'or. La sentinelle à qui elle appartenait lâcha

1. Arme montée sur une longue hampe de bois, dont le fer tranchant comporte deux ailes : l'une en pointe, l'autre en forme de hache.

un juron étouffé par le vent tandis que le vieux crapaud reculait sous l'assaut de la rafale. Je me fis un devoir de tenir bon, les jambes droites, la nuque tirée par mes nattes. J'adorais d'ordinaire les sentir battre l'air dans mon dos comme des ailes, mais en cet instant, elles me semblèrent servir de laisse à l'injonction de me rendre dans la salle du trône.

La salle du trône. J'eus l'impression de m'éveiller, désorientée, d'un rêve opaque, d'une nuit trop courte. *Pourquoi ?*

Je dévisageai l'âme damnée du roi. Cela faisait un certain temps que je n'avais pas daigné le regarder, du sommet de son crâne dégarni au bout doré de ses souliers, en passant par toutes les difformités entre ses extrémités. Il avait vieilli. Trop. Avait-il toujours tremblé de la sorte ? Avait-il toujours été si ratatiné ? De Roue ne possédait plus un centimètre de cou tant il s'était tassé sous le poids de son énorme tête où mitonnaient d'abjects desseins.

— La salle du trône, répétais-je à mi-voix. Est-ce... Père ?

Le chancelier leva une main déformée par l'arthrose pour s'appuyer contre l'or des remparts. Les pierres précieuses de ses bagues se reflétèrent dans la surface polie ; rubis et diamants rouges s'assortissaient aux gonflements rubiconds de ses articulations.

— Oui, Altesse.

— Pourquoi ?

Il me gratifia d'un sourire immonde, flasque.

— Sa Majesté tient à vous annoncer la nouvelle de vive voix, Princesse.

Soit. Le vieux crapaud ne tenait pas à gaspiller sa bave. Sans l'attendre, je pris la direction des escaliers. Il me fallait traverser toute la cour ovale, une partie des jardins, la galerie des Lilas, et d'autres couloirs interminables pour atteindre la salle du trône.

Si j'avais su que Père me ferait mander aujourd'hui, je me serais apprêtée bien différemment. J'aurais mis ma plus belle robe, pris soin de ne pas me rendre sur les remparts pour y éviter le vent, j'aurais...

Essoufflée, je fis halte au milieu des jardins.

« Rien ne sert de se chagriner sur nos actions passées, ce qui est fait est fait ! » m'aurait morigénée Mère.

Ce qui est fait est fait, me sermonnai-je. *Ce qui est fait est fait. Mais pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi ?* Enfant, j'avais si souvent posé cette même question que mes parents s'étaient amusés à raconter qu'elle avait été mon premier mot. Du moins, Mère s'y était amusée. Père, lui, s'enorgueillissait que ma première parole eut été : « Veux. » Un signe de volonté, hérité de lui.

Très tôt, donc, j'avais questionné et désiré, les deux s'entremêlant dans mon désir de comprendre et mon incompréhension de ce que je désirais, comme ma fascination pour la Forêt-Noire ou pour les jurons orduriers de domestiques négligents et de seigneurs-liges¹ avinés. Je les collectionnais sans oser les répéter ;

1. Seigneur, possédant un fief et des terres, vassal d'un souverain (terme non historique).

certains me rougissaient les joues rien que d'y penser et m'obligeaient à me rendre à la chapelle du Palais pour expier ce défaut de ma personne. En revanche, mes « Pourquoi » n'avaient que rarement récolté des réponses satisfaisantes et, avec l'âge, j'avais cessé de les poser à mon entourage, puis de me les poser à moi-même. Ma curiosité s'était éteinte en même temps que les histoires qui me berçaient, et celle qui les racontait.

Or, un pourquoi remontait en ce moment mon œsophage jusqu'à mon palais, s'y nicha et me donna la nausée. Je l'avalai de force. *Ce qui est fait est fait*. Si je ne comprenais pas toujours l'adage, du moins charriaient-il un peu de Mère en lui. Presque autant que l'arôme fleuri qui me picota les narines. Je soulevai ma manche, la plaquai sur mon nez et passai l'entrée de la galerie des Lilas.

Les baies vitrées faisaient circuler l'air printanier à l'intérieur de la serre tout en le mêlant au parfum des fleurs qui y pullulaient. Je pressai le pas et, malgré le tissu me protégeant le visage, retins ma respiration. Leur senteur m'oppressait le plus à cette période de l'année. La magie la rendait si intense qu'elle me provoquait des quintes de toux, me piquait les yeux et me faisait renifler.

Une grappe de lilas penchée vers moi attira mon regard. On aurait dit une main tendue. Je la caressai du bout des doigts, incapable d'y résister. Une fleur se décrocha. Était-ce un signe d'encouragement de Mère ? Ce jardin, qui jamais ne se fanerait, lui avait été offert

comme présent de mariage. À son décès, j'avais pris l'habitude de me recueillir ici, où les lilas célébraient une vie éternelle, plutôt que dans la crypte d'hiver où reposait la mort.

Je glissai la fleur dans mon bustier. Au contact, ma peau se mit à me gratter affreusement.

L'instant d'après, faisant fi de la crise urticaire que je m'étais provoquée, je me trouvai devant la salle du trône. Entre la galerie des Lilas et les portes coulées dans l'or, ceintes de ronces et agrémentées de pierres précieuses, je n'aurais su dire si j'avais croisé qui que ce soit, ou si quelqu'un m'avait adressé la parole. Ma respiration s'était encore accélérée et un tambourinement lourd me martelait les tempes.

Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Rien de mal, j'en étais persuadée, pourtant la crainte d'avoir déçu mon père me torturait. J'essayai de me remémorer notre dernière conversation, le dernier regard qu'il m'avait lancé, en vain. Voilà des semaines que je ne l'avais pas croisé. Des mois, qu'il n'avait pas prononcé mon nom.

Ma gorge se noua, la fleur m'embrasa la poitrine. Elle s'était fauflée trop bas, je n'aurais pas pu la récupérer, même en y glissant les doigts. *Ce qui est fait est fait.* Ne restait qu'à passer ces portes et, enfin, j'obtiendrais la réponse à ma question. Je lissai les pans de ma robe en soie pâle, replaçai les mèches rebelles qui s'entêtaient à jaillir de mes nattes, et entrai en étirant un sourire sur mes lèvres.

Malgré la distance, la première chose qui me frappa fut que mon père avait terni. *Vieilli*, me corrigeai-je.

J'avançai, et le sentiment d'avoir touché juste en songeant en termes de couleur plutôt que d'âge se confirma. Son front s'était dégarni et ses sourcils sévères avaient tellement blanchi qu'ils paraissaient invisibles sur sa peau grisâtre. Une lourde barbe striée de blanc dissimulait le bas de son visage.

Je ne le verrai plus jamais sourire, me lamentai-je en me dirigeant à petits pas vers lui.

Derrière moi, mes nattes balayèrent le tapis gris déroulé jusqu'au trône ; leur frottement résonna à mes oreilles, décuplé par le silence environnant. Mes pointes en souffriraient. Le tapis rugueux était destiné à accueillir des bottes d'équitation ou des solerets¹ en fer, et non des cheveux si longs qu'ils jonchaient le sol. Il faudrait les garnir de crins de cheval pour camoufler les dégâts. Cela les alourdirait davantage, mais ferait illusion.

Un héraut m'annonça : mon nom suivi de mes titres résonna dans l'immense salle de marbre et d'or. À peine les entendis-je sous le tambourinement de mes tempes.

Le regard d'un bleu presque blanc de Père quitta le parchemin qu'il tenait d'une main désinvolte pour se poser sur moi. Il se leva, les bras écartés.

— Ma fille.

Sa voix était plus douce, plus mélodieuse, que dans mes souvenirs.

1. Partie de l'armure protégeant le pied.

Quelque chose se fendilla en moi. Les larmes brouillèrent ma vue. Soudain pourvue d'ailes invisibles, je passai les marches menant au dais¹ et me précipitai dans ses bras. Faisant fi des convenances, il me rendit mon étreinte, son menton posé sur le sommet de mon crâne.

J'inspirai profondément, les yeux clos. Le parfum ensoleillé de la fleur d'oranger dont il s'aspergeait peinait à étouffer l'âcreté du tabac froid et de la sueur. Il empestait. Mais c'était son odeur, et je m'en gorgeai jusqu'à étouffer.

Il me fit reculer pour mieux m'observer. Si je ne pouvais voir son sourire sous sa barbe, je le devinai au plissement de ses yeux, et je remerciai le Bon-Dieu de m'être trompée.

— Altesse, dit-il en se rasseyant, prenez place à mes côtés.

Enfant, je trônais sur ses genoux. Cette époque était révolue.

Il me désigna une assise enjolivée d'ânes dorés qui gambadaient le long des accoudoirs, quelques marches en dessous de lui. À sa droite, relié au sien par un buisson de ronces sculpté dans l'or, le trône de Mère demeurerait vide. J'essayai de l'y imaginer. Le souvenir de sa silhouette s'évapora dès que je vis celui qui se tenait accroupi aux pieds de Père, le coude sur la cuisse et le menton dans la paume.

Depuis ma plus tendre enfance, Sa Majesté mon père avait possédé de nombreux fous, un pour chacune de

1. Tenture suspendue au-dessus du trône ou du siège d'un personnage important. Il peut également être constitué de bois ou de pierre.

ses conquêtes. Lorsqu'il ne prenait pas à son service le bouffon personnel du roi qu'il avait soumis à son autorité, il se contentait d'affubler le premier-né de ce dernier d'une tenue bariolée, d'un sceptre et d'une couronne de chiffons, pour l'atteler au divertissement de notre cour. Mais il finissait toujours par se lasser de leurs mièvres pitreries, et les bouffons s'étaient succédé les uns après les autres. Un seul avait fait l'exception, qui, dès son arrivée parmi nous à ses cinq ou six ans, avait su s'attirer les faveurs de Père. Je ne le connaissais que sous le nom de Fou du roi, son bouffon préféré.

Vêtu d'une livrée blanche à losanges gris, d'un bonnet à grelots et d'une grande collerette dentelée, il mima un désintérêt insolent et se permit de bâiller lorsque nos regards se croisèrent. Son visage était peinturluré d'une épaisse couche blanche de poudre de céruse qui craquelait à la commissure de ses lèvres et de ses yeux, comme s'il avait trop ri, trop crié. Du petit garçon farceur qui amusait Mère en marchant sur les mains, en jonglant avec des prunes ou en insultant en poèmes les membres de la cour, ne subsistait qu'un grand gaillard méprisant. Il avait l'air de chercher à se rapetisser, à se tordre sur lui-même en s'emmêlant bras et jambes.

Comme mon observation s'éternisait, le Fou brandit vers moi sa marotte surmontée d'une tête de canard sculptée dans l'or. Je me détournai vivement et rejoignis mon siège, de crainte de subir des moqueries auxquelles l'émotion m'empêcherait de riposter sans me ridiculiser.

Une fois installée, j'observai l'assemblée. Si la salle m'avait paru vide un instant auparavant, la cour était en réalité au grand complet. Quelques dames portèrent leur mouchoir brodé à leurs yeux larmoyants, mais de manière générale, les nobles maintinrent une froideur respectable. Agnès et Margot se trouvaient parmi eux, auprès d'autres pupilles.

Au plafond, des dizaines d'étendards, rouge et vert, bleu et jaune, noir et gris, flottaient au gré de la brise s'engouffrant à travers les grandes fenêtres. Ils représentaient chacun une province annexée par Père. Je n'en comptai pas de nouveau. Le royaume avait cessé de s'agrandir à la mort de Mère.

Reflet de l'étendue du pouvoir royal, la salle du trône me parut exiguë. L'on pouvait y accueillir des bals somptueux aux milliers de convives, mais la voûte me sembla basse, les ogives et colonnades moins nombreuses, et les tapisseries murales relatant la victoire de peux contre des bêtes de l'ordre de la fable plutôt que du fait historique.

J'avais donc tant grandi, depuis ma dernière venue ?

Je pivotai vers notre souverain. Si les années avaient dérobé toute couleur à son visage, sa stature demeurerait imposante. Une cape de la couleur de l'herbe fraîche reposait sur ses épaules, bordée d'un liseré d'or. Son pourpoint, d'un vert plus profond, ne s'élargissait pas au ventre comme beaucoup d'hommes de son âge. Ce n'était pas là le physique d'un veuf ayant passé des années

endeuillé dans ses quartiers, comme je l'avais cru. Je peinaï à lisser mes sourcils, froncés par l'incompréhension. S'il sortait, pourquoi ne pas être venu me voir ?

Un conseiller dont le nom m'échappa s'avança, la tête haute, et déclama d'une voix puissante :

— Sa Majesté Alaric d'Ivrée, le Conquérant, roi par-delà les terres des Bois, seigneur du Roncevaux, organisera le mois prochain un grand bal en l'honneur de l'anniversaire de sa très chère fille, Son Altesse Blanche d'Ivrée. En cette occasion, Sa Majesté choisira sa future épouse parmi les invitées.

Un silence assourdissant lui répondit. D'un geste de la main, Père remercia son conseiller. Le Fou se dressa alors d'un bond et se mit à cabrioler devant le dais. Son intervention brisa le sort jeté par la stupeur, éveillant les applaudissements et les félicitations. Excitée par l'effervescence de la foule, la marotte à tête de canard tourbillonna autour du bouffon, s'envola dans les airs avant de lui revenir comme par magie dans la paume.

Il avait beau se courber et enchaîner roulades, sauts périlleux et autres pitreries, sa taille adulte me dérangeait. Avais-je autant changé que lui ? Le temps s'était-il réellement écoulé aussi impunément ? Je me perdis dans le spectacle donné par le Fou pour ne pas penser, ne pas inviter les questions qui me nouaient la gorge, le ventre, et à peu près tous les organes capables de se nouer.

Le bouffon se glissa parmi les nobles et se mit à en désigner de son sceptre ridicule.

— Voilà notre future reine ! Sire, Sire, je l'ai trouvée !
Inutile de chercher !

Et il poussa un godelureau maigrelet en direction des trônes jumeaux. L'assemblée s'esclaffa, le malheureux s'empourpra, et mes yeux me piquèrent.

L'idée que Mère soit remplacée me révolta. Je ne voulais que le bonheur de Père ainsi que le maintien de la paix et de la prospérité de notre royaume, mais l'annoncer ainsi, sans faire mention de celle que nous avions tant pleurée, que nous pleurions encore, m'emplit de rage. Fébrile, je portai une main à mon bustier, à la petite fleur qui m'échauffait la peau. *Il mérite de retrouver le bonheur, Mère le lui aurait souhaité. C'est ce qu'elle aurait voulu.* Peut-être qu'à force de me le répéter, je parviendrais à m'en convaincre.

Je sentis le regard de Père sur moi et redressai la tête.

— Je n'ai que trop porté le deuil, ma fille... dit-il avec douceur.

Ma voix resta coincée dans le nœud de ma gorge. *C'est ce qu'elle aurait voulu*, me répétais-je en acquiesçant.

— Mon Conseil m'a fait entendre raison, poursuivit-il, notre royaume ne peut plus se passer de reine, il me faut un héritier. Les invitations ont déjà été envoyées aux plus nobles princesses que ce monde puisse compter.

Et qui ne sont pas vos pupilles, songeai-je en lorgnant la cour. Nombre d'héritières des seigneurs-liges de Père se trouvaient parmi nous. Il lui faudrait chercher au nord de l'Ysles ou dans l'Outre-Ysles, par-delà les mers, pour

en dénicher qui n'aient pas grandi au Palais d'Or.

Je m'attardai sur le groupe de ministres et de conseillers à la gauche du roi. Une rangée de tuniques jaune criard, les mains jointes. Si certains eurent la décence d'éviter mon regard, la plupart me fixèrent sans ciller. *Que la honte leur dévore les entrailles.* Eux qui s'étaient lamentés à ma naissance que je ne sois pas un héritier mâle. Autrefois, fille ou garçon, peu importait à Père, tant que j'étais de son sang. Mais les murmures incessants de ces charognards, quémendant la procréation d'un *fil*s, s'étaient frayé un chemin jusqu'à la couche de mes parents et avaient coûté la vie à Mère. Elle était morte en accouchant de ce prince qu'ils exigeaient. Et pour quoi ? Mon frère n'avait pas vécu plus de quelques minutes. Père l'avait nommé Alaric II, mais je persistais à me souvenir de lui comme Neige, le prénom que Mère m'avait confié vouloir lui donner. Il en avait les cheveux, aussi pâles que les miens.

Noyée par le chagrin, j'avais appris à vivre en apnée. La rage, en revanche, me cinglait l'âme de ses coups de fouet, ouvrant des brèches de haine impossibles à refermer. Ce n'était certes pas pieux, mais que pouvais-je bien y faire ? Ma colère ne connaîtrait de repos que par la vengeance, et cela même m'était interdit. L'immunité accordée aux meurtriers de ma vie me ravageait. Mes poings se serrèrent sur les accoudoirs de mon siège.

Ma mère avait été une reine exemplaire. Parfaite. Héritière du roi de Caste, elle avait permis par son

union à Père d'accroître le pouvoir du Roncevaux en lui soumettant son royaume. « En l'anoblissant par l'annexion ! », aurait-elle rectifié.

Parfaite. Et morte pour rien.

Les murs de la crypte du jardin d'hiver, orienté vers ses terres natales de Caste, m'envahirent l'esprit, propageant dans mes veines un froid glacial. Je ne voulais pas y penser. Pas plus qu'à la robe d'or qui habillait dorénavant un squelette, et à cet or, tout cet or, saupoudré sur ses cheveux et ses lèvres. Ce fard de morte avait maculé les mains et le visage de Père, lorsqu'il était sorti du tombeau, le jour de l'inhumation de son épouse et de son fils.

Je ne l'avais croisé que sporadiquement depuis, quand il visitait son âne ou la sépulture.

Ces dernières années, mon reflet m'avait servi de sanctuaire à notre bonheur perdu. Mon visage perdait ses rondeurs et, à l'exception du long nez aquilin que je tenais du roi, mon miroir me renvoyait chaque jour un peu plus la vision de Mère.

J'écarquillai les yeux. Était-ce son fantôme qu'il avait fui à travers moi ?

Le regard clair de Père croisa le mien. Il me sourit, nullement troublé. Je n'obtins pas plus de réponses à mes questions dans l'observation de son Conseil. Parmi ses membres, les joues rougies par le contentement, le chancelier de Roue se dandinait sur place. Il avait certainement emprunté un des passages secrets connus des intimes du roi pour rejoindre la salle du trône. Je me

concentrai sur notre souverain pour réprimer l'envie de me jeter sur son serviteur et de l'étrangler avec ses bijoux – si seulement il possédait assez de cou pour cela.

Une reine. Une reine, il en avait eu une parfaite, et un héritier... « Je suis cet héritier ! », aurais-je voulu leur hurler. Ces fous m'avaient pris ma mère avec cette absurde obsession pour les garçons. Une autre devrait-elle mourir à son tour pour engendrer un enfant qui pouvait très bien ne pas être du bon sexe ?

— N'êtes-vous point trop âgé pour cela, Père ? hasardai-je, la colère m'arrachant toute prudence.

Le chancelier fit un pas vers moi. Du mépris flotta sur son sourire doucereux.

— Vous l'ignorez sans doute, Altesse, mais un homme, et encore plus un roi, peut engendrer autant de fils qu'il le désire tout au long de sa vie. Si tant est qu'il possède la bonne épouse.

— Sous le soleil de l'or, les ronces prolifèrent ! sifflota le Fou en s'accroupissant aux pieds de Père, comme un barzoï¹ après une bonne chasse. On y cueille les meilleures roses.

— Mère *était* la bonne épouse, même sans avoir engendré de fils, rétorquai-je, les poings crispés sur les accoudoirs de mon siège.

— Tout cela ne vous concerne guère, ma fille, décréta Père. Laissez ces affaires à qui de droit. Je n'attends de vous qu'une seule chose, que vous profitiez de la soirée en votre

1. Race de chien. Grand et élancé, ce lévrier à poil long était très utilisé à la chasse, notamment au loup.

honneur. Des prétendants dignes de votre rang seront également présents.

Je savais que la question de mon mariage se poserait un jour. À vrai dire, je m'étais attendue à ce qu'elle se présente bien plus tôt. Les filles issues de la noblesse, et davantage encore de la royauté, se trouvaient mariées à un parti avantageux pour leur famille dès leur premier sang. Et j'étais en ce sens une femme faite depuis des années. La mort de Mère m'avait accordé un répit supplémentaire, semblait-il, un répit dont je me serais amplement privée si cela pouvait me la ramener. Toujours était-il que mon rôle consistait à perpétuer notre lignée ; je m'y étais résolue depuis longtemps, sans pour autant trouver un quelconque attrait aux garçons qui m'entouraient. Agnès avait beau me lister les qualités physiques des pupilles masculins de Père en m'expliquant doctement que mon bas-ventre se serrerait lorsque je comprendrais, ce jour n'était jamais venu. Aucun d'eux n'avait la prestance, la force ou l'intelligence dignes d'un roi. Et puis, comment auraient-ils pu m'inspirer le respect après les avoir vus déguisés en bouffons pour nous amuser ?

Je cultivais simplement l'espoir de faire une union cordiale, consciente que jamais elle ne pourrait égaler l'amour passionnel de mes parents. Une sueur froide me gela les paumes. *Finirais-je comme Mère ? Couverte d'or, puis remplacée ?*

— Devrais-je également me marier à la suite de ce bal, Majesté ? demandai-je en enfouissant mes mains dans les volants pâles de ma robe.

— Si tel est mon désir, oui.

Il tapota la tête du bouffon, juste entre les oreilles disproportionnées de son bonnet à grelots. Des dizaines de tintements accompagnèrent sa déclaration, chétives répliques des cloches portées par les fous les jours de Carnaval.

Je m'entrevis, contrainte d'abandonner le Roncevaux pour suivre mon futur époux. Je n'avais jamais quitté ne serait-ce que l'enceinte du château. À l'intérieur, j'étais en sécurité, aimée, choyée. Mère reposait ici. Partir ? Je n'y survivrais pas.

J'accepterai d'épouser son âne plutôt que de quitter mon père, pensai-je tandis que les acclamations de la cour s'élevèrent, dans la réjouissance des festivités à venir.